

Florent Marotta

Extrait de

*Le Visage
de Satan*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2015, Tournada Éditions

C'est l'ère de Satan. Satan gouverne la terre.

Anton Szandor LaVey

Un hurlement. Là, quelque part, qui se répercutait sur les murs poisseux et humides de la pièce. L'endroit ressemblait davantage à une cave avec ses murs bruts et ses parois voûtées.

Puis un râle d'agonie s'étouffa, comme si même la mort prenait plaisir à attendre.

L'homme pendait comme une vulgaire carcasse de viande accrochée à une esse de boucher. En guise de pièce en inox, des liens de corde meurtrissaient ses chairs autour de ses poignets, ses mains ayant déjà viré au violet. Ses entraves disparaissaient dans l'obscurité du plafond et le maintenaient suspendu. Tout juste touchait-il le sol de la pointe de ses pieds nus.

Son visage n'était que souffrance, rictus d'agonie et d'abomination.

Il était entièrement dévêtu, mais c'était le cadet de ses soucis. D'ailleurs, toute autre pensée étrangère à sa mort, à son désir de mourir pour faire taire enfin ses douleurs, n'existait plus.

Faites que je meure, implora-t-il en silence.

La douleur était plus visuelle que physique. Il entendait l'autre psalmodier, plus bas, au niveau de ses entrailles, mais il s'efforçait de regarder le mur ou le plafond. Ne surtout pas regarder son ventre !

C'est ici que tout commence, songea l'homme agenouillé sur le sol.

Il jeta un œil aux symboles magiques qui entouraient le cercle tracé par terre.

Magnifique ! Son œuvre allait être grandiose.

Revenant à l'instant présent, il se concentra de nouveau sur ses mains maculées du sang du chanceux qui pendait devant lui. Il malaxa avec ses doigts les intestins que recrachait

la plaie béante taillée à la verticale dans l'abdomen. Un amas gluant de tripes fumantes, poisseuses et sanguinolentes dégoulinait jusqu'à ses genoux. Parfois l'homme tressaillait, mais grâce à la morphine injectée à haute dose, il tenait le choc.

Il le fallait, encore, pour quelques instants.

« S'il vous plaît.

– Tu t'en sors bien. Tu seras récompensé dans le monde qui t'attend. Tu seras parmi les élus. »

Sur ces mots qu'il voulait réconfortants, il vrilla son regard dans les entrailles tel un haruspice, triturant les épais tissus vomis par la charpie de chairs rosies parsemées de graisse jaunâtre.

La transe se fit. Les tripes se changèrent en images, en une rue, en un lieu, en un homme.

Encore un élu. D'une autre trempe celui-ci.

Il lui parla :

« Combats, mon prince. Il est temps de faire régner mon ordre. Toi qui prends place au banquet...

... au banquet de l'Apocalypse. »

L'élu s'appuya contre un mur. La vision avait été particulièrement forte. Il rajusta sa capuche censée dissimuler son visage et se remit en marche.

Les rues étaient pratiquement désertes. Il était près de minuit et cette partie de la capitale était endormie. Réseau de béton, cicatrices de lumières dans les dédales de Paris.

Il traversa le carrefour qui le séparait de la rue du Dragon en prenant bien soin de regarder avant de traverser. Échouer si près du but en se faisant renverser par un ivrogne au volant n'était pas une option envisageable. Seule importait la mission, coûte que coûte.

Les princes n'échouaient pas, mais ils devaient rester prudents.

Ne pas se montrer, ne pas éveiller les soupçons. Le monde saurait bien assez tôt.

Il leva les yeux et aperçut un dragon accroché à une façade de la rue éponyme. Affligeante caricature de métal grossier.

Ironie du sort, songea-t-il.

Il se ravisa.

Non, sûrement pas. C'était plutôt un signe que tout dans l'univers concourait à leur réussite. Ici, dans cette rue où jadis un dragon dévora une de ces pseudo-saintes !

La légende, la rue, le dragon et maintenant lui. Tout concordait.

Le bruit de ses pas résonnait dans la rue étroite où vacillait la lumière des lampadaires. Artère putride de la bête. Aujourd'hui, la bête, c'était lui.

Le claquement de ses chaussures cessa devant l'entrée d'un immeuble. Son regard virevolta de part et d'autre, personne.

Il entra.

Devant lui s'ouvrait un couloir sombre qu'il se garda d'éclairer. Pas besoin de prévenir de son arrivée. Il connaissait le chemin appris par cœur.

Tout droit, fond de cour, deuxième porte à droite.

Déboutonnant son épais manteau, il alluma le petit boîtier dissimulé dans une poche intérieure. La diode clignota rouge. Satisfait, il extirpa une longue lame crantée du holster accroché à sa poitrine, referma sa veste et l'ajusta avec la minutie d'un soldat de parade.

Il avança d'un pas décidé, le poignard recourbé le long de son avant-bras.

Porte de droite. Frêle battant de bois dont les lattes ajourées témoignaient de la vétusté des lieux. Pour l'heure, elles laissaient passer des rires et des bruits de gorge.

« Maudits », grommela l'écu.

Il saisit la poignée glacée et la tourna.

Le battant s'ouvrit sur une pièce unique. Quatre murs, une fenêtre, du papier peint défraîchi, grisâtre, et quatre paires d'yeux ahuris.

Il y avait là trois hommes et une femme, tous de noir vêtus. Chaussures à semelles de crêpe, bottes, force bijoux et maquillage. Tous les quatre assis dans un cercle tracé sur le sol avec ce qui ressemblait à de la farine. De jeunes adultes à peine majeurs.

Mascarade !

Tous se levèrent à l'entrée de l'intrus. Le plus grand, efflanqué et d'une pâleur mortelle, approcha, virulent :

« Qu'est-ce que tu fiches ici toi ? »

L'écu, toujours dans l'encadrement de la porte, retira sa capuche. Ça devrait suffire. Ça suffisait toujours.

L'efflanqué s'immobilisa, la fille mit la main sur sa bouche. Tous se turent, les yeux rivés sur ce visage.

L'intrus avança, doucement, ménageant son effet. Il referma la porte derrière lui et ramena la lame à la vue de tous.

Quelqu'un lâcha un cri.

« Voici l'ère de Satan, dit l'homme. L'adversaire va gouverner le monde ! »

Il continuait d'avancer tandis que les autres reculaient, leurs regards passant de la lame à son visage.

« Nous... nous avons toujours adhéré à ça », tenta le grand.

L'écu s'arrêta devant la femme qui ne pouvait plus reculer davantage. Il la dévisagea tout en répondant :

« Adhérer ne suffit pas, il faut vous montrer dignes. C'est trop tard. »

D'un geste vif, il trancha la jugulaire de la fille qui s'effondra comme une poupée de chiffon, répandant déjà son sang sur le sol. Dans les crans de la lame, des morceaux de chair pendaient.

L'écu se retourna :

« Satan demande vengeance. »

Des trois survivants, l'un d'eux fonça vers la porte d'entrée, mais il ne fut pas assez rapide. En deux foulées, l'écu fut sur lui. Il le saisit par les cheveux et lui trancha la gorge. Le fuyard pendait au bout du bras musculeux et se vidait de son sang dans d'ultimes soubresauts. Sa vie s'échappa, ses jambes suspendues inutiles dans le vide, et l'homme le jeta au sol.

Ne restait plus qu'un petit gros et le grand qu'il gardait pour la fin. Aucun d'eux ne bougeait d'un pouce. Le gras double fermait même les yeux, comme s'il s'agissait d'un mauvais rêve. Il passa de vie à trépas quand la lame s'enfonça au travers de son cou. Quand il tomba, ses yeux étaient toujours clos.

L'autre inonda son pantalon et le contraste de chaleur fit monter un peu de vapeur.

« Nous pouvons faire mieux. Tout ce qu'il demandera, bafouilla l'efflanqué.

– Nous ? »

L'élú sourit, déformant encore plus son visage et regarda les cadavres autour de lui. Tableau de carnage peint en rouge sang.

« Réjouis-toi, tu vas mourir pour le grand œuvre. »

Il leva son poignard ses deux mains jointes autour du manche.

« Heureux soient les forts, car ils posséderont la Terre, maudits soient les faibles...

... car ils hériteront de mon joug. »

La vision s'effaça et Abraxas retira ses mains des entrailles. Il mit quelques secondes pour rassembler ses esprits. L'élú avait abattu son arme sur ces maudits. Il ne lui restait plus qu'à parfaire son œuvre.

L'homme gémit, trembla, et ses intestins remuèrent. La morphine cessait de faire effet. Il avait été bon, autant abrèger ses souffrances. Abraxas introduisit sa main, son avant-bras, jusqu'au coude, à tâtons. Le cœur battait faiblement quand il le pressa. Le corps se cabra, violemment, une seule fois et l'homme s'éteignit.

Abraxas se releva, se pencha et murmura à l'oreille du cadavre :

« Merci mon ami. Tu n'es pas mort en vain. »

2

Un putain de Perrier !

Si Gino avait songé un jour troquer son Whisky préféré contre ça, il se serait pendu. Sûr.

Il avala une gorgée du liquide gazeux et remonta le col de sa veste sur son cou. Il faisait doux pour un mois de décembre, mais une petite brise balayait la terrasse du bar.

Il était le seul pingouin à se les geler dehors. Lui et quelques fumeurs bannis. Le seul cependant à prendre son verre en terrasse.

Toute sa vie se résumait à ça, en somme. Seul, en marge de tout le monde. Ça lui allait bien, comme un gant même. Lui, le taciturne asocial. Non pas que les événements qui l'avaient amené à cette situation étaient des plus reluisants, mais il voyait l'avenir comme un long monologue.

Il contempla la rue toujours animée du 13^e arrondissement. Longue artère rejoignant la place d'Italie. Piétons pressés, habitudes abrutissantes, défilé de zombies.

L'idée de la remonter pour aller ouvrir son agence d'investigations et de se mêler ainsi à ce ballet le fit soupirer.

Gino avait ses habitudes avant de commencer la journée. L'une d'elles était de s'asseoir en terrasse pour boire. Trop souvent cela avait été de l'alcool. Fort, de préférence. Et depuis qu'il avait aidé la police dans l'affaire Al'Wesan, il avait replongé sérieusement. Perdre son ami avait été insupportable. Comme une malédiction. Tous ses proches semblaient voués à la perte. Dans ces conditions, il était bien mieux tout seul. C'était plus sûr, en tout cas pour les autres.

Gino fouilla dans la poche interne de sa veste et extirpa une boîte d'Espéral, son médicament de sevrage alcoolique. Une vraie saloperie. Petits écarts interdits sous peine d'effets secondaires dévastateurs. Quand il sortit le cachet de la petite plaquette blanche, il repensa à Fabienne, sa concierge. Elle veillait sur lui comme sa mère. Et c'était elle qui avait insisté pour qu'il se fasse soigner.

Il avait touché le fond à ce moment-là. Le sol de son appartement transformé en cimetière pour cadavres de bouteilles de malt. Plus de travail, plus d'argent, et surtout le danger permanent de la dépression et de la connerie.

Machinalement, il porta la main à ses côtes. Rien. Pourtant, il savait que son arme n'était plus là. Fabienne l'avait aussi convaincu de la revendre à un armurier. Personne ne lui disait ce qu'il devait faire et pourtant Fabienne réussissait à le canaliser, à lui faire prendre conscience de la situation. Mais

au fond, tenait-il tant que ça à la vie ? Probablement. Sinon il se serait brûlé le cerveau au 9 mm !

Malgré tout Fabienne ignorait une chose, celle que Gino taisait et tentait même de dissimuler à son âme. En vain. Il revoyait sans cesse le visage suppliant de l'assassin de ses parents. Sentino, le petit caïd.

Gino secoua la tête pour effacer les images de son esprit.

Balançant avec dégoût le comprimé dans sa bouche, il l'avalait d'une goulée de Perrier.

Il fouilla de nouveau sa poche interne et en sortit un paquet de cigarettes. Il fourra une tige entre ses lèvres et l'alluma.

Lentement, il tira la première bouffée qu'il recracha en penchant la tête en arrière.

Une addiction pour une autre, songea-t-il. Au moins, celle-ci ne lui était pas interdite.

Il n'avait plus touché à une cigarette depuis plus de vingt ans. Pathétique.

Son téléphone émit un son. Gino soupira et sortit le smartphone. Pas son truc cet engin. Lui, réfractaire à toute technologie il y avait encore quelques mois.

Le monde changeait, sans aucun doute. Un monde où des Gino buvaient du Perrier et regardaient leurs e-mails sur des téléphones dernier cri. Cela faisait partie de sa thérapie.

Le message était sans importance. Une publicité, comme les trois quarts des courriers électroniques qu'il recevait. Des spams, selon le jargon informatique. Personne ne lui écrivait jamais.

L'appareil affichait fièrement la date et la température.

12/12/12 12 °C.

Facile à retenir, se dit-il.

Il secoua la tête.

Ce qu'il pouvait en perdre du temps à faire tout et n'importe quoi avec ce jouet !

À peine s'était-il fait cette réflexion qu'il passait en revue les actualités sur l'application d'une chaîne de télévision. Il était question partout de la fin du monde.

Les gens devenaient franchement dingues !

Ici on stockait armes et munitions pour survivre à une guerre nucléaire. Là on se préparait à accueillir les extraterrestres. Vraiment, les hommes avaient de l'imagination.

Malgré lui, Gino compta. Neuf jours avant la fin de l'humanité.

Il fit tourner le liquide dans son verre et pesta :

« Et dire que je les passe à boire du Perrier ! »

Ça se passa en une fraction de seconde. Une ombre surgit en trombe à côté de lui. Une main jaillit et saisit son portable qu'elle lui arracha sans mal. Gino ne fut pas assez rapide et le voleur se trouvait déjà à une dizaine de mètres de lui. Un autre surgit tout près, probablement un complice, et cette fois-ci Gino eut le réflexe de tendre la jambe. Le voleur s'étala face contre terre. Quand il voulut se relever, le détective était déjà sur lui, appuyant de tout son poids avec son genou contre sa colonne vertébrale.

« T'es mal tombé bonhomme, je suis en manque. »

3

C'était un gamin. Quinze ans à peine, mais Gino le traîna quand même sans ménagement jusqu'à sa voiture. La clé de poignet qu'il exerçait dissuadait le jeune homme de tenter de fuir. Néanmoins, ça ne lui avait pas cloué le bec.

« Lâche-moi sale fils de pute. »

Comme Gino accentuait sa pression, il cria et continua :

« Lâche-moi j'te dis bâtard ! »

Gino se rappelait lui avoir précisé de fermer sa gueule. Peut-être lui fallait-il parler avec les mains.

La droite s'envola en pleine face du voleur, ce qui lui coupa la chique.

Affublé du gamin qui dansait d'une pointe de pied à l'autre pour ne pas trop subir la torsion, Gino le traîna dans la rue où était garée sa voiture.

« Où vous m'emmenez ? »

Une autre baffé claqua.

« J'ai des origines italiennes, répondit simplement Gino. J'ai une fâcheuse tendance à causer avec les mains. Vu ? »

Le gamin avait compris, visiblement. Il secoua la tête en signe d'approbation et la boucla.

Dans la rue certains les dévisagèrent et passèrent leur chemin sans demander leur reste. Gino avait sa mine dissuasive de pit-bull, si bien que personne n'avait envie de lui demander ce qu'il se passait.

La Cléo grinça quand il plaqua le gosse contre la carrosserie. De son bras libre, il ouvrit la porte et le propulsa sur la banquette arrière. Il le suivit aussitôt.

Appuyé avec une fausse décontraction contre le dossier du siège passager, Gino respirait profondément, espérant ainsi s'éviter de dégoupiller.

Le jeune était assis le plus loin possible de lui, recroquevillé dans le coin. Son regard trahissait sa panique. Quand Gino le fixa, il essaya de se redonner contenance en bombant un peu le torse.

Le détective lui balança une nouvelle gifle. Il savait que souvent ça posait les bases d'une conversation saine. Saine comme il les aimait.

« Arrêtez, merde », hurla le jeune d'une voix qui menaçait de partir en trémolos.

Gino écarta les mains.

« Ça dépend de toi connard. »

Le silence s'installa et Gino le laissa traîner un peu. Dans ces conditions, il le savait épais et pesant.

« Donne-moi ce que je veux et je te laisse partir.

– Je sais pas de quoi tu parles mec. J'passais par là et tu m'es tombé dessus genre comme un fou mec.

– Franchement, tu vas pas risquer ta vie pour un portable ?

– Tu le fais bien toi !

– Oui, mais moi j'ai de plus grosses mains. »

Gino sentait que sa patience atteignait ses limites. Quatre phrases, pas plus, et il commençait déjà à s'agacer et à serrer les mâchoires.

« Je te laisse partir, comme ça, sans rien t'arracher. »

Le jeune arrêta de respirer une fraction de seconde et, dans un mouvement des lèvres que Gino prit pour une envie de passer à table, il lui cracha à la figure.

Le barrage de la volonté de Gino qui retenait des torrents de violence céda. Le voleur le vit dans son regard et tenta d'ouvrir la portière. Trop tard. Gino, les yeux plus noirs que jamais, les veines du cou gonflées, le tenait plaqué contre la vitre. Sa grosse main lui enserrait la gorge au point de faire blanchir ses phalanges.

Pour qui se prenait ce tas de merde ?

Gino voyait rouge. Rouge sang. Personne ne se moquait de lui, personne n'avait le droit de le faire chier, de lui barboter son téléphone et de le prendre pour un con en prime.

Tous s'étaient moqués de lui. Sentino l'assassin, Dino le donneur d'ordre qu'il ne pourrait jamais châtier de ses mains, emporté par une maladie et Enzo Camarone, introuvable.

La violence l'appelait. L'envie de faire taire ce sale gosse qui avait osé le défier. Elle déferlait en lui aussi sûrement que l'avait fait l'alcool.

Est-ce que ça faisait de lui quelqu'un de mauvais ? Éradiquer de la surface de la Terre un délinquant ne pouvait pas le placer au même rang que ces détritrus.

Il serra davantage.

Aussitôt une image de sa sœur sembla flotter là, à ses côtés. Simplement son visage, sans mot dire. Elle le regardait dans les yeux avec le même éclat d'ébène que le sien. La tristesse jaillissait de tout son être. Gino remarqua un infime mouvement de tête.

Non.

Sa sœur lui disait quelque chose. Elle ne voulait pas qu'il tue ce type. Mais pourquoi ? Elle-même avait été victime d'un chauffard multirécidiviste qui aurait dû être en tôle plutôt que libre et au volant. Sans ce genre d'individus, elle serait encore là à ses côtés. Elle et ses parents.

Ce regard triste suffit à lui faire relâcher son étreinte, et le bruit que fit le gamin en reprenant son souffle finit de le faire revenir à la raison.

Gino recula précipitamment et se passa les mains sur le visage. Plié en deux, le voleur crachait ses poumons. Quand il se releva, Gino vit qu'il pleurait.

Moins une, songea-t-il.

« Tu as un portable ? »

Le jeune homme hésita un long moment et Gino répéta sa question :

« Il n'y a pas de piège. Tu as un portable oui ou merde ? »

Il opina de la tête.

« O.K., alors écoute bien. Tu vas appeler ton pote fissa et lui dire de ramener mon téléphone. Si jamais tout se passe bien, je disais vrai, je ne t'arracherai rien. »

4

Gino marchait les mains dans les poches, la tête basse rentrée dans le col de son manteau. La journée avait tout pour être belle. Le soleil resplendissait et dardait ses doux rayons, retardant l'arrivée de l'hiver.

Tout allait pour le mieux s'il mettait de côté ce petit contre-temps.

Il avait tenu promesse et laissé le voleur et son pote en un seul morceau.

Machinalement, il extirpa son smartphone pour vérifier le numéro. Les petites racailles n'avaient pas demandé leur reste quand elles avaient compris qu'il les laissait filer sans les livrer à la police. Avec le numéro enregistré sur son téléphone et la plaque du scooter, il n'aurait aucun mal à les retrouver le cas échéant. Ne jamais laisser quelqu'un s'en tirer comme ça sans un fil à la patte.

La rue Bobillot commençait à s'animer. Les travailleurs se traînaient vers leur gagne-pain, certains lève-tôt chinaient déjà dans les boutiques.

Quelqu'un salua Gino. Le détective reconnut le boulanger voisin et lui adressa un signe de tête. Heureusement, l'autre ne s'arrêta pas pour lui faire la discussion. En temps normal,

il n'était pas très fan de ce genre d'interaction sociale, il l'était encore moins aujourd'hui après une entrée en matière aussi tonitruante.

Gino déverrouilla la grille qui protégeait la vitrine de son agence et entra.

Vide et froid.

Gino savait qu'il aurait dû donner un peu de chaleur à cet endroit, mais il n'en avait rien à faire. La plupart des gens qui venaient ici n'assumaient pas totalement, et la décoration n'était pas leur préoccupation première. Le client regardait souvent deux choses : le prix et la discrétion. Faire suivre sa bonne femme pour une affaire de fric n'avait pas bonne presse. Une salle d'attente et un petit bureau suffisaient donc amplement.

La vapeur de sa respiration monta dans l'air. Gino se dirigea vers le thermostat d'ambiance qui affichait dix degrés. Depuis presque un an qu'il n'avait plus mis les pieds ici, la température était glaciale et il régnait une odeur de renfermé. Il garda sa veste sur ses épaules, fit grimper les chiffres jusqu'à vingt-deux et rejoignit son bureau. Il se pétrifia quelques secondes quand son regard tomba sur une liasse de papiers : les recherches qu'il avait effectuées pour sa dernière affaire.

Gino se laissa choir sur sa chaise et parcourut les lignes. Des noms, des horaires, des lieux. Des images s'imposèrent à son esprit. Mourad, Kévin et inévitablement Sentino. Une sarabande de situations. Il les entendait même qui jouaient chacune leur partition. Il froissa d'un geste brusque les feuilles et les balança dans la poubelle.

Un nouveau départ. Des adultères, des fraudeurs aux assurances, des tire-au-flanc de malades imaginaires suffiraient à son bonheur.

Sur ces pensées, la sonnerie de la porte retentit.

Mince, j'ai oublié de fermer derrière moi, songea-t-il.

Il regarda sa montre.

9 h 30

« C'est fermé ! J'ouvre dans une demi-heure ! »

Mais les bruits de pas se rapprochaient. Gino allait se lever quand une grande brune enveloppée dans un long manteau de fourrure apparut dans l'encadrement de la porte.

Gino se souvenait des visages, dès lors qu'il prenait le temps de les regarder. Il était plutôt physionomiste. Ce visage-là, cette présence même, était de ceux qui ne s'oubliaient pas. Peu importait l'attention que l'on souhaitait lui accorder.

Grande, même s'il avait du mal à apprécier sa taille tellement ses hauts talons la perchaient. Ses longs cheveux noirs cascadaient sur sa peau blanche que rehaussaient ses yeux verts cernés de crayon sombre tout comme le contour de ses lèvres.

Elle les humecta avec sa langue avant de parler :

« Il fait froid chez vous inspecteur. »

Gino déglutit.

« Je ne suis pas inspecteur. Et j'ai oublié de fermer. J'ouvre dans une demi-heure.

– C'est justement ce qu'il me faut. L'affaire dont je veux vous entretenir demande la plus grande discrétion.

– C'est le cas de tout le monde.

– Encore plus pour moi. Je peux ? »

Elle désigna le siège devant le bureau et n'attendit pas la réponse pour s'asseoir.

Le manteau glissa sur ses jambes qu'elle croisa, révélant une partie de ses cuisses et de sa jupe.

La température venait de monter soudainement et Gino changea de position sur sa chaise.

Putain de gonzesse, songea-t-il.

Il soupira, se cala contre le dossier et commença à triturer un stylo pour se donner une contenance.

« Bon O.K. Que voulez-vous ? »

Il trouva son entrée en matière pas très subtile.

La femme se lissait les cheveux d'une main qu'elle laissait traîner en bout de course sur sa nuque. Gino remarqua qu'elle n'avait pas pris la peine de rajuster son manteau.

Il lutta pour ne pas laisser divaguer son regard.

Mais enfin que m'arrive-t-il ? se dit-il intérieurement.

Les femmes et le sexe n'étaient vraiment pas son truc. À quand remontait sa dernière relation sexuelle ? Cela faisait si longtemps qu'il ne se souvenait même plus de son nom ni même de son visage. Quant à l'amour, c'était une autre paire de manches. Toutes celles qu'il avait aimées étaient mortes. Dès lors, pas question de s'enticher.

Mais le sexe ? Juste le sexe. Cette femme lui plaisait. Elle réveillait en lui quelque chose d'animal.

« ... et je pense que... Vous m'écoutez ? »

Gino cligna des yeux, expulsé de ses pensées.

« Excusez-moi. Non, je pensais à autre chose. »

Elle eut un sourire en coin qui pouvait signifier bien des choses et reprit :

« Je m'appelle Sibylle Pech et je pense que mon mari a été assassiné. »



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr